

cette partie de mon voyage dantesque. Arrivé à *Borgo alla Collina*, je fus entouré par plusieurs personnes du pays, à la tête desquelles était un prêtre qui, fort obligeamment, m'offrit de me montrer le corps d'un saint conservé miraculeusement. Je les suivis à l'église; on souleva la pierre du sépulcre, et on me montra la figure desséchée du saint homme. J'allais me retirer quand, à ma grande surprise, jetant les yeux sur l'épithaphe, je découvris le nom de Landino, le célèbre commentateur de Dante au *xv<sup>e</sup>* siècle. J'ai vu depuis à Florence, dans la bibliothèque Magliabecchiana, un magnifique exemplaire de ce commentaire, offert par Landino à la république. Une note manuscrite apprend que la république, en récompense de ce présent et de cet énorme travail, a accordé des terres à Landino, près de Borgo sa patrie. Il y repose maintenant, et ses compatriotes, qui probablement ignorent sa gloire d'érudit, lui ont décerné les honneurs de la sainteté. Cette renommée vaut bien l'autre, et je me gardai de désabuser ceux qui m'entouraient; j'aurais craint de faire baisser dans leur esprit l'importance de leur concitoyen. En m'éloignant, je ne pus m'empêcher de sourire de cette rencontre inattendue et symbolique. Partout, dans la nature des lieux, dans la mémoire des hommes, j'avais trouvé vivant l'esprit du poète, et ici je trouvais desséchée la momie du commentateur.

Au delà d'Arezzo commence la riante vallée de la Chiana. C'était au temps de Dante un lieu pestilentiel; pour désigner un amas de corps souffrants et infects, de membres tombant en pourriture, le poète dit « qu'il en serait ainsi si tous les malades de Val-di-Chiana et de la

Maremma, entre juillet et septembre (saison des fièvres), étaient réunis dans une même fosse <sup>1</sup>. » Maintenant le Val-di-Chiana est la partie la plus fertile et la plus riche de la Toscane; cet heureux changement est dû à de magnifiques travaux de dessèchements. Le souverain actuel en a entrepris de pareils dans la Maremma, et il est à espérer qu'avec le temps la comparaison de Dante ne deviendra pas moins fautive pour ce pays que pour le Val-di-Chiana.

## SIENNE.

Avant d'arriver à Sienna, on trouve encore un frappant exemple de l'exactitude pittoresque qui caractérise toujours les brèves descriptions de Dante. Il compare les géants qui se dressent en cercle au-dessus de l'abîme <sup>2</sup> au château-fort de Montereccion, qui s'élève sur une éminence voisine de Sienna, et la couronne de tours. Ce château-fort, au dire des commentateurs, était garni de tours dans toute sa circonférence, et n'en avait aucune au centre. Dans son état actuel il est encore très-fidèlement dépeint par ce vers :

Montereccion di torri si corona.

Les comparaisons de Dante sont empruntées souvent aux localités avec tant de bonheur et de justesse, que sans cesse un aspect rappelle un vers ou une image du poète. Un voyage dans les lieux où Dante a vécu est une perpétuelle illustration de son poème.

<sup>1</sup> *Inf.*, c. XXIX, 46.

<sup>2</sup> *Inf.*, c. XXXI, 40.

Sienna la gibeline n'est guère mieux traitée que Florence la guelfe. — Ce que Dante reproche surtout aux Siennois, c'est leur vanité, qui l'emporte même sur la vanité française<sup>1</sup>. Cette saillie, inspirée à Dante par son dépit contre la France, montre que nous avons déjà, au moyen âge, la réputation d'un défaut dont on s'est toujours accordé à nous gratifier.

Laissant de côté la question de la vanité française que mon patriotisme me défend d'examiner, je soupçonne l'influence de quelque mécompte du banni sur le langage du poète. A peine Dante eut-il appris à Rome les funestes nouvelles de la défection du pape, de l'occupation de Florence par Charles de Valois, du triomphe sanglant des noirs, qu'il vint à Sienna, où s'étaient réfugiés les blancs exilés de Florence ; mais il n'y resta pas longtemps. Peut-être les *fuorusciti* ne trouvèrent-ils pas dans cette ville tout l'appui qu'ils en attendaient ; les bannis sont difficiles à contenter. Dante vengea probablement ses espérances trompées par la boutade dont nous avons eu notre part.

Cette humeur contre les Siennois l'a rendu injuste pour Provenzano Salviani<sup>2</sup>, le glorieux vainqueur de Mont'-Aperti, auquel il reproche d'avoir voulu se rendre maître de Sienna<sup>3</sup>. Si Dante l'accuse d'ambition et d'orgueil, du moins lui reconnaissait-il de la générosité, car il fait allusion à un trait bizarre, mais qui respire le dévouement exalté des amitiés chevaleresques. Un ami de Provenzano Salviani était prisonnier du roi de Sicile

<sup>1</sup> *Inf.*, c. XXXIX, 123.

<sup>2</sup> Une église de Sienna s'appelle Santa-Maria-di-Provenzano. Elle en a remplacé une plus ancienne qu'avait fait bâtir Provenzano Salviani.

<sup>3</sup> *Purg.*, c. XI, 121.

et devait perdre la tête si, dans un court délai, il n'avait payé une énorme rançon. Provenzano, pour sauver son ami, eut le courage de mendier cette rançon au milieu de la place publique.

Liberamente nel campo di Siena,

dans le lieu qui s'appelle encore aujourd'hui, comme alors, *Campo-di-Siena*<sup>1</sup>.

Dans presque toutes les villes d'Italie, la place publique, située en général à côté du palais communal, est un lieu remarquable. Dans les plus humbles cités, elle est entourée d'un portique appelé *loggia* ; c'est sur ce plan que se construisaient les forum, selon Vitruve. Il y a une double réminiscence des mœurs antiques et des mœurs républicaines du moyen âge dans l'importance qu'a la *piazza*, même de nos jours. Elle n'a point de nom particulier, elle est la *place*, le *champ* ; on dit aller *in piazza*, comme on disait aller au forum.

Aucun lieu de ce genre n'est plus frappant que le Campo de Sienna : sa forme est presque ovale ; d'un côté, de grands palais en dessinent le contour. Le sol incliné descend par une pente douce jusqu'au pied de l'ancien palais de ville ; du sommet de ce palais, une tour isolée s'élance hardiment dans les airs. Sur le terrain elliptique et incliné se font chaque année des courses de chevaux tellement périlleuses que des matelas sont disposés pour recevoir dans leur chute les chevaux et les cavaliers. Des fêtes analogues avaient déjà lieu au temps de Dante, et la tradition rapporte qu'il assista à une de ces fêtes, sans savoir ce qui se passait autour de lui, tant

<sup>1</sup> *Purg.*, c. XI, 134.

on se le représentait comme un homme d'extase et de contemplation, vivant par la pensée dans un autre monde ?

Le *Campo* de Sienne, que Dante a immortalisé en le nommant, mérite cet honneur ; c'est une des places publiques, qui, en Italie, a le mieux gardé la physiologie du passé. Autrefois les jeunes nobles de Sienne venaient s'y livrer à des exercices chevaleresques ; on y combattait le taureau ; une peinture qui se voit dans le palais communal représente ces luttes dangereuses, héritage du cirque romain, que l'Espagne seule a conservé.

Maintenant des courses de chevaux ont lieu sur la place de Sienne le 2 juillet et le 15 août. Y remporter le prix s'appelle encore *vincere il palio*, comme au temps de Dante. Ces courses sont très-curieuses. Toute la population de Sienne en est, quatre jours durant, uniquement occupée. Pendant les trois premiers, on fait matin et soir une *prova*, c'est-à-dire une répétition du spectacle qui doit avoir lieu le quatrième. L'avant-dernier jour, c'est une répétition en costumes. A chaque *prova*, la multitude qui accourt pour en être témoin se livre à des émotions d'une incroyable vivacité. Chacun des dix-sept quartiers de la ville (*contrada*) a son cheval. Celui qui le monte porte les couleurs du quartier. On ne saurait s'imaginer, quand on ne l'a pas vu de ses yeux, avec quelle ardeur les habitants se passionnent pour le cheval qui représente leur *contrada*. Ce sont des trépignements, des cris frénétiques : hommes, femmes, enfants semblent hors d'eux et possédés d'une sorte de folie ; on dirait qu'il s'agit d'une victoire

décisive, qu'il y va de leur fortune et de leur vie.

Le cheval vainqueur est reconduit par une foule enivrée qui le suit et parfois le baise avec transport. Une femme de la *contrada* où est l'église de Sainte-Catherine, disait devant moi : « Nous vaincrons, car sainte Catherine a mis des ailes à notre cheval. » Tel est le poétique langage de ce peuple.

Pendant chacun des jours qui précèdent le jour de la course solennelle, les habitants de Sienne ont deux accès de fièvre, l'un le matin et l'autre le soir. Chacun va sur la place nourrir sa passion et essayer ses espérances. Cette fièvre tient longtemps éveillés les habitants des quartiers dont le cheval a remporté ce triomphe provisoire qui fait présager une victoire définitive. On les entend chanter, crier, hurler, durant des heures entières, jusque bien avant dans la nuit. Ils s'excitent ainsi durant plusieurs jours et arrivent au moment de la grande course dans un état d'exaltation qui ressemble au délire.

Ce moment vient enfin. Ce jour-là, les fenêtres sont ornées de tentures. Un mortier tiré au milieu de la place annonce l'arrivée du cortège. A ce bruit inaccoutumé, les oiseaux, habitants de la grande tour, s'envolent effrayés, et l'on a soin de remarquer, comme l'aurait pu faire un ancien Étrusque, de quel côté se dirige leur vol qui annonce la victoire.

Puis, chaque cheval fait le tour de la place, précédé par des hommes aux couleurs des diverses contrées, agitant, faisant tournoyer ou lançant en l'air des drapeaux qui portent les armoiries des différentes parties de la ville, la louve, la panthère, la forêt, la tour, la

chouette, l'aigle, etc... Au moyen âge, famille, église, profession, quartier avaient sa bannière et son enseigne; il ne nous en reste plus que le drapeau du régiment et la bannière de la paroisse.

L'aspect de ces étendards armoriés rappelle combien Dante, ce peintre fidèle des coutumes comme des idées et des sentiments du moyen âge, donne de place aux descriptions héraldiques. Le discours de *Cacciaguida* à son descendant est presque entièrement composé de descriptions d'armoiries, le lecteur les voit passer là devant son imagination comme on les voit avant la grande course, flotter et défilé sur la place de Sienne.

Puis vient le *carroccio*, cet ancien char de guerre, ce palladium ambulante des républiques toscanes du moyen âge. Aujourd'hui il porte les drapeaux des quartiers qui ne concourent pas. Il y a quelque chose d'un peu humiliant pour le présent dans le rapprochement qu'on ne peut s'empêcher de faire entre la destination héroïque de l'ancien *carroccio* et l'emploi inoffensif du *carroccio* moderne. Cela avertit de la différence des temps.

Tout à coup les chevaux montés par les *fantini*, dont les habits et le bonnet indiquent le quartier auquel ils appartiennent, s'élancent ensemble et font trois fois le tour de la place. Celle-ci est formée en demi-cercle et inclinée comme un amphithéâtre. Cette disposition en fait un lieu très-commode pour bien voir, et fait des spectateurs eux-mêmes un spectacle très-pittoresque. Une fois les chevaux lancés, tout est permis aux cavaliers; ils peuvent se pousser, chercher à s'arrêter ou à se faire tomber les uns les autres, frapper leurs concurrents sur la tête et au visage avec des nerfs de bœuf

qu'on leur distribue avant la course pour égaliser le combat. Souvent plusieurs quartiers s'entendent par une sorte de conspiration pour empêcher le triomphe d'un rival détesté; car tant que durent les courses, une animosité qui ressemble à la haine règne entre toutes les parties de la ville. On a vu des époux fort unis d'ailleurs, mais qui n'étaient pas nés dans la même *contrada*, se séparer pour ces jours-là, durant lesquels il leur aurait été impossible de vivre en paix. La course terminée, on va porter le drapeau victorieux dans une église où l'on conduit aussi le cheval presque devant l'autel.

Dans ces jours qui soulèvent tant de passions et des inimitiés ardentes, on voit vivant encore cet esprit local et particulier qui divisa si profondément l'Italie au moyen âge. Quand non-seulement chaque petit État, mais chaque petite ville et même chaque quartier avait, pour ainsi dire, sa nationalité distincte.

L'enthousiasme des *contrade* de Sienne pour le cheval qui porte leurs couleurs, leur colère et presque leur haine contre les autres *contrade* font comprendre le morcellement de l'Italie. Dante reprochait à ses concitoyens les guerres intestines entre ceux que séparait un fossé seulement. Toute l'Italie a été ainsi partagée et fractionnée, durant des siècles, par les sentiments encore plus que par les murailles. Et il ne faut pas trop s'en plaindre, car c'est à ce fractionnement poussé à l'infini qu'elle a dû la vie multiple qui lui a fait produire tant d'hommes, élever tant de monuments, créer tant de chefs-d'œuvre. Ça été aussi, on doit le reconnaître, la cause de son épuisement et de sa chute. Les Italiens regrettent aujourd'hui de n'avoir

pas formé un grand État comme la France; et nous, nous sentons les inconvénients de cette absence de toute vie locale, qui fait la stérilité intellectuelle de nos provinces, et nous rend la vraie liberté si difficile. Ce n'est pas un médiocre thème d'histoire que le spectacle des courses de Sienne.

Sans doute il y a quelque chose de triste dans cette préoccupation sérieuse pour de frivoles divertissements; dans cette passion qui se prend, faute d'objet important, à de futiles triomphes. L'appareil imposant de l'ancienne vie municipale appliqué à des courses de chevaux paraît une dérision du passé. Cependant il ne faut pas croire que tout sentiment politique soit absent de ces fêtes populaires. Les aspirations de l'Italie actuelle viennent se mêler aux passions de l'Italie du passé. L'un des quartiers de Sienne se trouve avoir pour couleurs les couleurs de la bannière qui un moment s'est appelée la bannière italienne. La *tour* qui est sur un champ rouge a été adoptée par les *rouges*. Ceux-là je ne les aime ni ne les crains, mais il m'a semblé que les couleurs italiennes excitaient un plus vif intérêt que les autres, et moi-même je ne pouvais me défendre d'un désir secret de les voir triompher.

La bataille de Mont'-Aperti, gagnée sur les guelfes de Florence par les bannis gibelins, alliés aux Siennois, fut une de ces rencontres dans lesquelles les haines de ville à ville se mêlaient à l'acharnement des partis; elle fit beaucoup d'impression en Toscane, et elle exalta considérablement ce que Dante aurait appelé *la vanité des Siennois*<sup>1</sup>; on combattit avec acharnement sur les bords

<sup>1</sup> *Inf.*, c. XXIX, 124

de l'Arbia, petite rivière qu'on passe à quelques milles après Sienne, sur la route de Rome.

Dante a exprimé avec sa précision et sa vigueur accoutumées combien fut sanglante cette bataille, qu'il appelle « le carnage et le massacre qui colorèrent en rouge l'Arbia. » On conserve et l'on montre encore aujourd'hui, dans la splendide cathédrale de Sienne, le crucifix qui servait de bannière aux Siennois, ainsi que le mât planté sur le carroccio des Florentins, et qui portait leur étendard. Il y a plaisir à voir de ses yeux, à toucher de ses mains, un semblable trophée. Il fut vaillamment conquis et vaillamment disputé. Un Florentin, nommé Tornaquinci, périt avec ses sept enfants en défendant le carroccio. On croit assister aux luttes de Messène et de Lacédémone.

Un récit contemporain de cette bataille célébrée par Dante a été retrouvé et publié à Sienne<sup>1</sup>; la simplicité communique aux paroles du chroniqueur une touchante poésie. Le syndic Buonaguida propose au peuple de donner la ville et le pays à la vierge Marie. « Et le susdit Buonaguida se dépouilla le chef et les pieds, puis en chemise, la corde au cou, il fit enlever les clefs de toutes les portes de Sienne, et, les ayant prises, il marcha à la tête du peuple, déchaux comme lui, avec larmes et gémissements; il se rendit à la cathédrale, et tout le peuple, y étant entré, cria miséricorde. Alors s'avança l'évêque avec les prêtres; Buonaguida se prosterna aux pieds de l'évêque, et tout le peuple se mit à genoux. L'évêque prit Buonaguida par les mains,

<sup>1</sup> *La Sconfitta di Mont'-Aperti*, trattata d'un antico manoscritto pubblicato per Onorato Porri.

et le releva de terre, puis l'embrassa et le baisa, et tous les citoyens firent de même, pleins de charité et d'amour, oubliant toutes les injures passées, et Buonaguida les donna tous à la vierge Marie. » Telles sont les humbles et pieuses préparations de la bataille, mais l'orgueil des Siennois reparait dans le triomphe. Ils prirent l'âne d'une Ussilia, revendeuse de légumes, qui, dit la chronique, avait reçu après la victoire la soumission de trente prisonniers; à la queue de cet âne, ils attachèrent l'étendard florentin, pour qu'il fût traîné dans la poussière, ainsi que la grosse cloche appelée *Martinella*, que les Florentins avaient coutume de sonner chevaleresquement avant d'entrer en campagne, pour avertir leurs ennemis de se tenir sur leurs gardes.

On ne peut quitter Sienne sans s'être fait montrer la demeure de *la Pia*, cette femme sur la destinée de laquelle Dante a jeté un mystérieux intérêt.

Une ombre s'approcha et lui dit<sup>1</sup> : « Quand tu seras retourné dans le monde, et que tu te seras reposé de ce long voyage, qu'il te souvienne de moi, je suis la Pia. Sienne m'a faite, la Maremme m'a dé faite. Il le sait, celui-là qui avait placé à mon doigt l'anneau de mariage. »

Qu'était cette femme malheureuse et peut-être coupable ? Les commentateurs disent qu'elle était de la famille de Tolomei, illustre à Sienne. Parmi les différentes versions de son histoire, il en est une vraiment terrible. L'époux outragé aurait emmené sa compagne dans un château isolé au milieu de la Maremme de Sienne, et là il se serait enfermé avec la victime, attendant sa ven-

<sup>1</sup> *Purg.*, c. V. 130.

geance de l'atmosphère empoisonnée de cette solitude. Respirant avec elle l'air qui la tuait, il l'aurait vue lentement dépérir. Ce funèbre tête-à-tête l'eût toujours trouvé impassible jusqu'à ce que, suivant l'expression de Dante, la Maremme eût *défait* celle qu'il avait aimée. Cette lugubre histoire pourrait bien n'avoir d'autre fondement que l'énigme des vers de Dante et l'effroi dont cette énigme aurait frappé les imaginations contemporaines.

Quoi qu'il en soit, on ne peut se défendre d'un frémissement involontaire, quand, en vous montrant un joli petit palais en brique, dont les croisées sont soutenues par des colonnettes de marbre, on vous dit : « C'est la maison de la Pia. »

#### PÉROUSE ET ASSISE.

En allant à Assise visiter la patrie de saint François, le lieu que Dante a célébré dans cette magnifique histoire du triomphe et du martyre de la pauvreté évangélique, dont le fondateur des ordres mendiants est le prodigieux héros, j'ai traversé Pérouse. Dante ne la désigne qu'en passant, mais c'est par une de ces indications topographiques dont je ne me lasse pas de noter l'exactitude. Étant allé deux fois à Pérouse, j'y ai éprouvé le double effet du mont Ubaldo, qui, dit le poète, fait ressentir à cette ville le froid et la chaleur :

Onde Perugia sente freddo e caldo<sup>1</sup> :

c'est-à-dire qui tour à tour réfléchit sur elle les rayons du

<sup>1</sup> *Parad.*, c. XI, 46.

soleil, et lui envoie des vents glacés. Je n'ai que trop pu vérifier la justesse de l'observation de Dante, surtout en ce qui concerne la froide température que Pérouse, quand elle n'est pas brûlante, doit au mont Ubaldo. J'arrivai dans cette ville par une brillante nuit d'hiver; j'eus le temps de commenter tout à mon aise les bises de l'Ubaldo, en gravissant au petit pas les sinuosités de la route qui conduit aux portes de la ville fortifiée par un pape. Après de longs détours, je me croyais arrivé, quand je vis au-dessus de ma tête le double étage des murs de la forteresse et les hauts glacis qui la défendent. Aux portes de cette cité, d'un aspect guerrier, et qui fut la patrie de plusieurs grands capitaines italiens, j'étais sous l'impression de quelque chose de formidable; cette impression ne diminua point quand j'entrai dans la ville par une large rue bordée de palais muets; quand j'errai dans d'autres rues plus étroites au pied de ces vastes demeures où ne brillait pas une lumière, d'où ne descendait aucun bruit, d'où ne sortait personne; quand j'entrevis les gigantesques portes étrusques grandies par les clartés de la lune et par les ombres de la nuit. C'était bien la triste Pérouse, *Perugia dolente*<sup>1</sup>.

Dans un premier voyage, suivant déjà les traces poétiques de Dante, j'étais arrivé au couvent de l'Alvernia le jour où le rénovateur de l'esprit chrétien, le nouveau Christ, comme l'appellent les franciscains<sup>2</sup>, reçut les stigmates, c'est-à-dire l'empreinte sur ses mains et sur

<sup>1</sup> *Parad.*, c. VI, 75.

<sup>2</sup> « Il a eu douze disciples comme le Seigneur, » me disait le franciscain qui me montrait les peintures d'Assise.

ses pieds des clous qui attachèrent le Sauveur sur la croix. Le lendemain du jour commémoratif de ce grand événement, j'avais vu s'en retourner cette foule immense d'hommes, de femmes, d'enfants qui étaient venus honorer le saint, et profiter de l'hospitalité sans bornes des moines mendiants. Un autre hasard m'amenait quatre ans plus tard à Assise, le jour de la fête de saint François. Ce n'était pas un instant bien choisi pour voir les fresques de Cimabue, de Giotto et de Memmi, mais c'était une rencontre curieuse pour qui voulait apprendre ce qu'ont encore d'énergie les institutions du moyen âge. Je suis retourné à Assise pour les fresques; mais dans aucun autre moment je n'aurais vu cette église à trois étages remplie par la dévotion des fidèles accourus de toutes parts, et le soir, en m'éloignant, le majestueux portique qui domine le cloître, illuminé dans toute son étendue, se dessiner dans la nuit, pour célébrer le jour où mourut, il y a six cents ans, un pauvre moine. Je me disais : C'est ce souvenir aujourd'hui rappelé qui a fait dire au plus grand poète des temps modernes, parlant de la petite ville où je suis<sup>1</sup> : « Ici est né, pour le monde, un soleil, comme l'autre sort du Gange; que celui qui voudrait nommer ce lieu ne dise pas Assise, il dirait trop peu, mais qu'il dise Orient, s'il veut bien parler. »

Cette hyperbole qui nous étonne n'est pas trop forte pour exprimer l'enthousiasme qu'inspira au moyen âge cet héroïsme du renoncement, et, selon le langage énergique de Dante, ce saint mariage avec la pauvreté, veuve depuis douze siècles de son premier époux<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Parad.*, c. XI, 50.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 64.

Il n'est pas surprenant que la peinture contemporaine de Dante ait été l'organe d'un sentiment universel. Les deux pères de cet art sont en présence dans l'église supérieure ; Giotto n'a point laissé d'ouvrage où la naïveté se mêle mieux à un certain grandiose que dans les fresques d'Assise. On voit près de lui son devancier le vieux Cimabue, celui auquel il avait enlevé la faveur publique :

Credette Cimabue nella pittura  
Tenerlo campo ed ora ha Giotto il grido<sup>1</sup>.

Cimabue oppose à son rival, sans trop de désavantage, quelques figures de saints pleines de fierté. En somme, Assise est un musée et un sanctuaire de la peinture catholique du moyen âge.

Je me suis fait répéter deux fois un trait de vandalisme que je n'affirme pas, et dont je mets l'exactitude sous la responsabilité du frère qui me montrait l'église. On m'avait parlé d'un enfer de Giotto où devaient se trouver quelques analogies avec celui de Dante, je m'enquis de cet enfer. Le frère m'affirma que les peintures avaient existé, en effet, dans l'abside de l'étage moyen, mais que comme il manquait un purgatoire et un paradis, les pères, avaient fait effacer la fresque de Giotto et peindre, par-dessus, un enfer, un purgatoire et un paradis par *un certo* Sermei.

Ce frère était, du reste, un curieux petit moine qui me racontait les miracles de saint François d'un air riant et jovial. Ce n'est pas qu'il manquât de foi, au contraire. Ces faits miraculeux étaient, à ses yeux, des

<sup>1</sup> *Purg.*, c. XI, 94.

faits parfaitement réels ; ils excitaient chez lui le même sentiment qu'auraient produit des incidents bizarres dont il eût été témoin. Un enfant rit en voyant l'arc-en-ciel, il ne doute pas pour cela de l'arc-en-ciel.

Une nef souterraine a été ajoutée tout récemment aux deux églises superposées qui existaient déjà. Je ne connais d'autre exemple d'une église à triple étage que Saint-Martin-des-Monts, à Rome. A Assise, l'étage inférieur n'est pas, comme sur l'Esquilin, une vieille construction romaine dont le christianisme primitif s'est emparé ; c'est une construction nouvelle, qui n'a pas vingt ans. Le premier aspect de cette architecture sans caractère, qui est venue se placer sous l'architecture si caractérisée du moyen âge, est déplaisant ; mais quand on vous apprend que le corps de saint François a été trouvé là en 1818, quand on vous fait toucher le morceau de roc qu'on a laissé subsister afin de montrer ce qu'il a fallu faire pour bâtir une église sous deux autres églises, vous vous sentez gagné d'un certain respect pour cette dernière manifestation de la puissance qui, après avoir accompli tant de grandes choses, a fait encore celle-ci. La persistance de ce vieil esprit vous frappe d'autant plus qu'il se produit sous des formes plus modernes. On se dit : Quoi ! le même sentiment qui a élevé les vieux murs couverts des peintures de Giotto et de Cimabue, qui a dicté les vers de Dante, ce sentiment est assez puissant de nos jours pour creuser les montagnes et percer les rochers comme au temps des catacombes ! Nulle architecture à ogive ou à plein cintre, vénérable par sa naïveté antique, ne m'aurait fait sentir aussi profondément la puissance religieuse du catho-



cisme que ces mesquines colonnes et cette insignifiante architecture. Que de vie dans la foi!

A côté des merveilles d'un art un peu barbare, le temple de Minerve, debout dans la ville de saint François, semble, par son élégante et harmonieuse beauté, protester contre le moyen âge triomphant.

#### AGUBBIO.

La petite ville d'Agubbio (aujourd'hui Gubbio), célèbre dans le monde savant par les tables de bronze auxquelles elle a donné son nom, et qui présentent le plus considérable monument des anciennes langues italiotes, est un des points que ma piété dantesque était surtout jalouse de visiter. On sait que vers la fin de sa vie le grand exilé trouva un asile auprès de Boson, tyran d'Agubbio, en prenant ce mot de tyran dans le sens que les Grecs lui donnaient, pour désigner ceux qui s'emparaient de l'autorité souveraine dans une république ou une ville libre.

Cette hospitalité paraît avoir été plus cordiale que celle des fastueux Scaliger. Dante prit intérêt et peut-être aida aux études d'un fils de Boson; et, dans un sonnet qu'on lui attribue, il loue ce jeune homme de ses progrès dans le français et dans le grec, c'est-à-dire dans une langue dont la connaissance était alors très-répandue en Italie, et dans une autre qui y était généralement ignorée. Si le jeune Boson savait le grec, il n'était certainement pas le seul. Ce fait jette donc quelque jour sur l'époque où la plus belle des deux litté-

tures de l'antiquité a été connue dans les temps modernes.

Boson paraît avoir eu un attachement véritable et un culte sincère pour l'illustre réfugié. Le chef guerrier d'Agubbio se fit même littérateur et poète pour l'amour de Dante. Il déplora sa mort en vers, et fut le premier commentateur de son poème, commenté tant de fois. Un des fils de Boson fit un abrégé du Commentaire paternel. Tout cela montre à quel point une famille puissante avait subi l'action et comme ressenti l'entraînement de ce génie.

Par un singulier hasard, le mortel ennemi de Dante était d'Agubbio; Cante di Gabrielli<sup>1</sup>, podestat de Florence en 1302, mit son nom en tête d'une sentence écrite dans un latin barbare, et qui condamnait stupidement, pour cause de baraterie, d'extorsions et de lucres iniques, à être brûlés jusqu'à ce que mort s'ensuivît, s'ils remettaient le pied sur le territoire florentin, quinze contumaces, parmi lesquels se trouve nommé le onzième et jeté là dans la foule, entre Lippus Bechi et Orlanducius Orlandi, *Dante Alighieri*. Ainsi du même lieu devaient naître pour Dante un persécuteur acharné et un ami fidèle.

Enfin Dante a placé en purgatoire, à l'étage de l'orgueil, que, pour le dire en passant, il a rempli de poètes et d'artistes, un artiste d'Agubbio, un *enlumineur*,

<sup>1</sup> Je dois à l'amitié de M. Lenormant l'indication d'un passage de la *Vita Nuova*, qui montre positivement que Dante savait au moins dessiner. *Io disegnavo un angelo sopra certe tavolette.* (V. N., p. 61. Pesaro, 1829.)

<sup>2</sup> La ville d'Agubbio, et la famille de Gabrielli en particulier, ont fourni à Florence un grand nombre de podestats et de barigels.